

beaucoup de fautes, troublé l'Etat, accéléré sa perte, on ne saurait le méconnaître ; mais sans elle et sans le commerce d'où elle est sortie, Athènes n'eût été peut-être qu'une seconde Sparte et non l'école radieuse de la Grèce. Aussi les commerçants, la population du Pirée, les marins lui restèrent-ils particulièrement attachés. Aristote a remarqué cet attachement en l'opposant aux inclinations péleponésiennes des laboureurs des bords de l'Illyssus et des bergers du mont Parnès. Et Platon, lorsqu'il traçait le plan de son aristocratique cité, posa en principe qu'elle devait être éloignée de la mer, car il comprenait que ce voisinage la tuerait.

Jusqu'ici c'est le côté industriel et commercial de la civilisation athénienne qui a de préférence attiré notre attention ; nous avons négligé sa poésie et ses arts. Mais en réalité avons-nous à en parler ? Ni leur perfection, ni leur supériorité intrinsèque ne sont en cause. L'essentiel pour nous à connaître, c'était le fonds social qui avait servi de support à ces arts, le terrain dans lequel cette poésie, éternel monument du monde, a plongé ses racines.

Toutefois, pour compléter cette étude, le moment est venu de nous demander si le rang que l'artiste occupait dans la société athénienne était en rapport avec le sentiment que son œuvre inspirait. L'admiration pour l'œuvre rejaillissait-elle en considération sur la personne ? De l'artiste à l'artisan quelle était la différence ? Quelle position lui faisait, en dernière analyse, l'opinion et les mœurs ? Etaient-elles disposées à lui attribuer une prééminence morale et à le ranger, par une sorte de fiction hiérarchique, dans une classe à part et en quelque sorte dans la région des capacités, pour emprunter un mot à une langue politique déjà oubliée ?

Je crains bien que sur ce point, comme sur beaucoup